

La part bénite. Argent, travail, littérature, mais peu d'intimité : un choix de cinq cents lettres de Georges Bataille. Georges Bataille. Choix de lettres 1917-1962. Edition de Michel Surya. Gallimard, «Cahiers de la NRF», 614 pp., 250 F.

Libération 30 octobre 1997

Par LORET ERIC

La part bénite, la part bien dite (mais parfois mal écrite), pour l'opposer à la part maudite, voilà ce que pourrait être ce Choix de lettres de l'auteur du Bleu du ciel, sa «part raisonnable» comme l'appelle Michel Surya, qui note encore qu'on n'apprendra ici que «peu» sur Bataille «qu'on ne savait déjà, que sa biographie, que son oeuvre surtout, ne nous avaient appris». Pour l'essentiel, c'est en effet de boulot qu'il s'agit, autour de la fondation de Critique qu'il s'agit, avec une cinquantaine de lettres pour la seule année 1946. Ce sont les soucis d'un directeur de revue qui n'a «toujours pas retrouvé le papier de Samuel Beckett» ou qui, découragé, ironise (à Eric Weil, 29 juin 1951): «Nous avons toujours passé de mauvais articles, mais j'ai pu jusqu'ici m'arranger ("). A présent c'est d'un embouteillage de médiocrité qu'il s'agit».

Chronologique, ce choix (dont on ignore les critères) s'offre à nous garni de deux index: destinataires et personnes citées. Cependant les réponses sont absentes et, parmi les destinataires attendus, manquent Laure, Lacan, Breton (par volonté testamentaire) ou Blanchot. Celui-ci, que l'on sait peu public, a en revanche autorisé la reproduction de huit lettres de lui : le moindre intérêt de ce recueil n'est ainsi pas d'abriter en «Annexes» ses derniers inédits en date. Parmi les interlocuteurs les plus fréquents, on trouve des amis comme Leiris, Kojève, Masson ou Dionys Mascolo, des relations professionnelles comme J.-M. Lo Duca, Jean Paulhan ou Pierre Prévost, ou les deux confondus: Caillois, Queneau, Patrick Waldberg et bien d'autres. Parmi les moins connus, c'est l'obscur mais pieux Jean-Gabriel qui ouvre le recueil, le 22 novembre 1917, en aidant un Bataille de 20 ans, dont les yeux «torves et inquiets- louchent sans merci», à traverser une crise spirituelle.

C'est surtout à peu de choses que l'on est tenté de s'arrêter. La tristesse un peu négligée de la vie matérielle fait sourire: «La bouillotte est chez Madame Téry», indique-t-il à Queneau en novembre 1945. On s'agace avec lui des problèmes d'argent ou de santé, qui le font le même jour resservir le même boniment à Jean Lescure («un mécompte grave (...) m'oblige à chercher quelque avance"») puis à Queneau («Un double mécompte bien inattendu ") (9 novembre 1946). On est ému des premiers élans créateurs: «J'ai commencé à écrire un roman et, chose curieuse, à peu près dans le style de Marcel Proust» (lequel est encore vivant en ce début 1922). Parfois on rit avec lui («Je suis si ému de votre lettre que je viens de renverser en remplissant mon porte-plume de l'encre plein mes doigts. Et j'en ai ri.») et souvent l'on pleure, quand le tragique prend figure familière: «Tout à l'heure, la concierge me montera à dîner, comme quand tu es venue. Je n'aurai qu'à pleurer dans les pommes de terre», conclut-il dans la seule lettre adressée à Diane, en novembre 1944; seize ans plus tard à Mascolo: «Je ne sais que vous dire. Que ce matin, au moment où le facteur sonnait je faisais ma toilette, et que je pleurais.»

Mais peut-être cette correspondance étonne-t-elle par le prolongement qu'elle offre à la réflexion de son auteur sur l'impossibilité de la communauté. Dès 1922, Bataille indique à une jeune fille: «Ecrivez-moi comme si je n'avais pas écrit ça.» C'est l'immédiat et l'effacement qu'appellent ces lettres si médiates: «Ce qu'il y a de plus rebutant est que les rapports qu'on a avec les gens, on les a toujours conformément à des conventions telles que tout ce qui pourrait être autre est exclu. Je ne suppose pas que les rapports épistolaires puissent faire facilement exception» (à Leiris, octobre 1932). On ne peut finalement écrire à personne: c'est dans la disparition qu'il convient de chercher la proximité et l'amitié. A Leiris, toujours, alors en deuil de sa mère: «Nous approchons d'ailleurs de la mort et ce qui semblait le plus opposé apparaît de plus en plus profondément lié. Je suis sûr en tous cas que le sentiment de tendresse qui m'unit à toi si profondément est en même temps que proche de la mort proche des liens qui t'unissaient à ta mère.» (17 novembre 1956). Quatre ans plus tard, Bataille dira encore cette expérience fatale qui se rapproche, de la manière la plus belle qui soit: «Il y a quelque chose en moi qui devient plus ferme. Peut-être même très ferme (...). Il ne me reste guère qu'à m'enfoncer profondément dans la possibilité qui m'appartient.» (à Patrick Waldberg, 3 juin 1960).

Un an avant sa mort, c'est à Louis-René des Forêts qu'il confie: «Je suis malade. Il me semble que Diane non plus n'est pas bien. Le monde, de son côté, me semble en mauvais état.» Cette étrange sympathie, dans son sens fort, avec l'univers, cette naissance au néant, laissons-en une fois encore la glose à Blanchot qui, répondant peut-être à une formule similaire, lui avait dit en août 1960: «Ce que vous m'écrivez me touche comme l'expression de la vérité (...) il me semble depuis longtemps que les difficultés nerveuses dont vous souffrez - pour en parler en termes d'objectivité médicale- ne sont que votre manière de vivre authentiquement cette vérité, de vous maintenir au niveau de ce malheur impersonnel qu'est le monde en son fond.»